

Le procédé de déparadoxalisation comme phénomène cohésif

Giorgio Christopoulos¹

Resumé

Cet article suit, aussi bien dans son contenu que dans sa forme, l'analyse présentée – sous le titre Relier par un paradoxe – lors du 8ème Congrès Mondial de Linguistique Française (Orléans, 4-8 juillet 2022). L'intention qui animait ce travail, qui est devenu ensuite un chapitre important de notre thèse de doctorat, était double : d'une part, c'était de montrer que le procédé de déparadoxalisation est cohésif en cela qu'il impose – afin de comprendre linguistiquement le paradoxe – de réunir en un tout plusieurs éléments textuels autrement séparés ; de l'autre, il s'agissait de prouver que le paradoxe, loin d'être quelque chose qui s'oppose à la doxa, est en réalité un prolongement de celle-ci. Dans l'analyse du texte que vous trouverez dans ce travail, aucun détail n'a été modifié. Par contre, l'article que nous présentons ici nous donne l'occasion de revenir de façon plus précise sur un des enjeux majeurs de notre réflexion : les conséquences textuelles du paradoxe (et, du coup, du procédé de déparadoxalisation). Vous trouverez cette nouvelle partie à la fin de cet article **(j) Les conséquences textuelles du paradoxe. À nouveau**). Mais, pour l'instant, laissons tout d'abord parler l'analyse.

Mots-clés: Paradoxe. Déparadoxalisation. Cohésion.

Data de submissão: jan. 2025 – Data de aceite: jan. 2025

<http://dx.doi.org/10.5335/rdes.v21i1.16608>

¹ Docteur en Linguistique à l'EHESS – Paris. Orcid: <https://orcid.org/0000-0001-9931-0540>

a) Paradoxe et structure du texte. Introduction

L'objectif de ce travail, c'est de reconsidérer la notion de paradoxe. Afin d'y parvenir, nous rappellerons tout d'abord quelles ont été jusqu'aujourd'hui les descriptions traditionnelles de ce phénomène – nous verrons ainsi que les efforts des linguistes se sont surtout concentrés autour de la description des rapports existant entre un contenu linguistique (explicite ou implicite) et : soit a) des connaissances encyclopédiques ; soit b) des évidences perceptives ; soit c) des croyances sociales ou des normes invétérées.

Ensuite, nous montrerons sur notre exemple – la très longue première strophe du poème de Victor Hugo *L'Expiation* (en annexe) – quelles sont les conséquences textuelles qu'un paradoxe produit. Enfin, nous expliquerons comment, à l'intérieur de ce poème, la présence du paradoxe implique aussi pour le lecteur l'instruction d'aller chercher dans le reste du texte les éléments qui lui permettront de déparadoxaliser le paradoxe et, par là, d'atteindre une compréhension globale qui, elle, devra nécessairement passer par le sens doxal.

Nous concluons donc en observant principalement deux choses. La première, c'est que le procédé de déparadoxalisation est un formidable facteur de cohésion, c'est-à-dire une manière fine de regrouper des morceaux textuels autrement épars – même des éléments à l'apparence anecdotiques ou banalement descriptifs révèlent avoir, dans le cadre de cet important procédé cohésif, un rôle herméneutique fondamental.

La deuxième, c'est que la déparadoxalisation est une étape nécessaire du parcours de compréhension car, comme on verra dans le détail, il n'y a point de compréhension en dehors du sens doxal. Ces observations nous conduiront enfin vers une nouvelle et plus complexe description du paradoxe et de la déparadoxalisation en tant que phénomènes linguistiques. Compréhension qui nous obligera à reconsidérer – et finalement à réfuter – une idée classique, traditionnellement liée à la notion de paradoxe : celle de son pouvoir de subversion. Le paradoxe sera décrit alors non pas comme s'opposant à la doxa, mais en tant que prolongation de celle-ci.

b) Une tentative d'aller vers une nouvelle approche du paradoxe

De la sémantique à la pragmatique, jusqu'aux figures de style et à l'art du *bien dire*, le paradoxe n'a jamais vraiment cessé de passionner les linguistes, les philosophes, les stylisticiens et, plus en général, les hommes de lettres. Malgré l'inévitable confusion que ces vives et multiples attentions autour de ce sujet ont fini par créer, les différentes

approches ont, tour à tour, adopté trois points de vue principaux² : celui lexical³ dont l'unité de référence est le mot ; celui micro-textuel dont le cadre est l'énoncé ; enfin le macro-textuel, qui observe le phénomène s'étaler sur plusieurs paragraphes ou chapitres, voire le long d'un texte entier⁴.

Pour notre part, dans cette étude nous tâcherons d'observer et de décrire ces trois niveaux agissants et s'entremêlant. Prolongeant notre étude de la longue première strophe de *L'Expiation* dans son intégralité, nous essayerons donc de voir comment la présence d'un paradoxe placé dans la deuxième phrase (au sens grammatical) du premier vers nous oblige d'un côté à descendre jusqu'au niveau lexical (les mots et leur contenu sémantique), de l'autre à remonter au niveau macro-textuel afin de regrouper différents morceaux éparpillés tout au long de la strophe.

Avant de poursuivre, soyons clair sur un point essentiel. Nous pensons qu'il est fondamental de se demander tout de suite si nous tenons là un phénomène de cohésion ou de cohérence. Il s'agirait de *cohésion* si la langue imposait de lever le paradoxe (comme la langue impose de trouver l'antécédent d'un pronom, la langue impose de trouver le morceau qui lève le paradoxe) ; sinon, ce serait de la *cohérence* (on a, culturellement, un goût pour la non-contradiction). Nous anticipons déjà que la thèse que l'on défendra est la première : celle de la *cohésion*.

À vrai dire une telle démarche a déjà été tentée ; et pas qu'une seule fois. Une des tentatives les plus récentes est certainement celle de Gallard (2015), mais les littéraires et les historiens avaient déjà essayé à plusieurs reprises, surtout en relation à ce genre qu'est l'éloge paradoxal⁵. Comment est-ce que notre contribution pourra alors nous conduire vers une plus fine description du paradoxe et de la déparadoxalisation en tant que phénomènes linguistiques ?

L'étude classique de Dandrey sur l'éloge paradoxal, tout comme la plus récente de Gallard sur le « style paradoxal » chez La Bruyère et bien d'autres : tous ses travaux partagent une même idée – lourde de conséquences méthodologiques –, celle selon laquelle le pouvoir cohésif du paradoxe vis-à-vis du texte dans lequel il apparaît dérive et dépend de la répétition et/ou de l'énumération. Tout au fil du texte, on peut soit répéter les deux sèmes opposés constituant un même paradoxe, soit énumérer plusieurs paradoxes différents. Dans le premier cas, le paradoxe agirait par voie isotopique⁶ ; dans le deuxième, par énumération. D'après Gallard, dans le cas de l'éloge paradoxal on procéderait « par

² Corminbœuf G., « Le paradoxe comme stratégie raisonnable », *Pratiques*, 165-166 (2015), p. 2.

³ Cf. surtout Carel M. et Ducrot O., « Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative », *Langue française*, 123 (1999), 6-26.

⁴ Gallard P.-Y., « Du paradoxe au style paradoxal : l'exemple des *Caractères* de La Bruyère », *Pratiques* [En ligne], 165-166 (2015).

⁵ Cf. Dandrey P., : *L'éloge paradoxal de Gorgias à Molière*. PUF, 1997.

⁶ Tout d'abord : Greimas A. J., *Sémantique structurale : recherche de méthode*, Larousse, 1966 ; ensuite : Rastier F., *Sémantique interprétative*, PUF, 2009, (3^{ème} éd.).

paradoxes » : le texte se développerait ainsi de paradoxe en paradoxe, grâce au passage d'un paradoxe à l'autre avec, éventuellement, aussi la reprise de quelques paradoxes déjà énoncés auparavant, et ensuite repris. Dans un cas comme dans l'autre, le paradoxe aurait sur les différentes parties du texte un pouvoir cohésif : dans le cas de l'isotopie le texte ferait un tout en répétant les deux sèmes opposés d'un même paradoxe, tandis que dans le cas de l'énumération les différentes parties d'un texte tiendraient grâce au passage, qu'il faudrait voir comme un lien et non comme un saut, d'un paradoxe à l'autre.

Mais à la différence de toutes les recherches que l'on vient de rappeler, la nôtre vise à analyser le paradoxe non pas dans les termes de sa permanence, mais, au contraire, de sa disparition. Ce n'est pas le fait de passer d'un paradoxe à l'autre qui nous intéresse ici, ni l'action de répéter les mêmes sèmes opposés d'un unique paradoxe tout au long du texte. Le pouvoir cohésif du paradoxe nous intéresse surtout pour sa capacité de réunir de nombreux éléments du texte : des bouts de texte qui, ensemble, déparadoxaliseront le paradoxe en vue de sa compréhension. Voilà la nouveauté que cette étude espère pouvoir apporter. C'est le chant du cygne du paradoxe que nous voulons entendre, et faire entendre, ici ; ce chant que le paradoxe chante au moment même où, en apparaissant, il commence à disparaître en faveur d'une compréhension qui, elle, ne pourra être que doxale. Tout comme le lecteur en quête de sens, ce travail suivra le parcours que le paradoxe même donne l'instruction de parcourir en vue de sa déparadoxalisation. Parcours qui mènera à nouveau à cette doxa dont le paradoxe est – comme on aura l'occasion de voir – non pas une rupture, mais une prolongation.

c) Rappel des approches traditionnelles du paradoxe

Avant de passer à la présentation de nos propres outils méthodologiques, un examen synthétique des principales approches traditionnelles du problème du paradoxe nous montrera dans quelle perspective la réflexion autour du problème s'est développée.

Au fil des siècles, en dialectique et en logique, les deux définitions de paradoxe les plus employées par les philosophes ont été, grosso modo, les suivantes : a) « proposition (ou ensemble de propositions) exprimant une contradiction logique » ; b) « raisonnement qui, quoique formellement correct, aboutit à une absurdité ».

Or, autour du VI^{ème} siècle av. J.-C., c'est-à-dire à l'époque où ces deux définitions apparaissent fréquemment dans les écrits, le paradoxe est pour les Grecs anciens un phénomène à regarder avec méfiance. En tant que a) « proposition (ou ensemble de propositions) exprimant une contradiction logique », le paradoxe représentait une menace mortelle à cette « identité » (ταυτότης) qui était le fondement de toute ontologie⁷. En tant

⁷ Cf., à ce propos, les travaux de Severino E. mentionnés dans les références bibliographiques.

que b) « raisonnement qui, quoique formellement correct, aboutit à une absurdité », le paradoxe était un énorme danger vis-à-vis des valeurs que les Grecs chérissaient le plus : la σοφία (approximativement : le « savoir ») et la ἀλήθεια (approximativement : la « vérité »⁸). Toutefois, en écoutant ces deux définitions on s'aperçoit vite du parcours déjà effectué par la notion de paradoxe (qui, soit dit en passant, à l'époque était aussi souvent appelé « antonymie »). Au VI^{ème} siècle av. J.-C., le παράδοξος (de παρά, « contre », et δοξα, « opinion, croyance ») peut être perçu comme une menace uniquement en raison du fait que la δοξα a déjà perdu, à Athènes, toute sa crédibilité : la δοξα n'est plus une « opinion partagée par tous les membres d'une société ». Elle n'est pas non plus, simplement, une « opinion » : la δοξα est désormais une « opinion fallacieuse », voire un « préjugé » : ce qui s'oppose donc au λόγος, au discours rationnel menant à la vérité.

Curieusement – d'où le sens de ce petit détour philosophico-étymologique –, au moment où les linguistes récupèrent la notion de paradoxe, cette récupération emprunte le sens exprimé par l'étymologie originale, à savoir le παράδοξος comme « ce qui s'oppose à l'opinion commune » au sens de « partagée par tous les membres d'une société » et « invétérée par un emploi largement répandu ». Certes, pendant le Moyen Âge la scolastique d'héritage aristotélicien continue de considérer le paradoxe soit a) « proposition (ou ensemble de propositions) exprimant une contradiction logique », soit b) « raisonnement qui, quoique formellement correct, aboutit à une absurdité ». Ainsi poursuivront les logiciens à l'époque de Port Royal, au Grand Siècle. Mais une bonne partie de la linguistique contemporaine part, dans sa description du phénomène du paradoxe, de l'idée que le paradoxe est « ce qui s'oppose à l'opinion commune ». À titre d'exemple, citons maintenant – de façon synthétique et sans vouloir être exhaustif –, quelques-unes des nombreuses positions exprimant cette idée.

Alexandrescu⁹, élève de Ducrot, qualifie le paradoxe de « discours que l'on tient en marge et contre la doxa ».

Rastier affirme que le paradoxe est une façon de « remanier¹⁰ » les « structures lexicales jugées ordinaires et les axiologies qui les sous-tendent. Ces structures paraissent codifiées par la langue, ou le sont du moins par des normes sociales invétérées ». La position de Rastier se caractérise par sa nouveauté : à la différence des approches plus proprement philosophiques, elle a en effet le mérite d'insister sur la structure linguistique. Nous nous sentons assez proche de cette vision, dans la mesure où nous concevons le paradoxe comme un assemblage de mots qui remanie effectivement une structure plutôt qu'il n'exprime quelque chose de contraire à ce qu'on dit habituellement.

⁸ Cf., de nouveau, les travaux classiques de Severino E., ainsi que ceux de Cacciari M. (en particulier : *Dell'Inizio*, Adelphi, 1990).

⁹ Alexandrescu V., *Le paradoxe chez Blaise Pascal*, Peter Lang, 1997, p. 3.

¹⁰ Rastier F., « Chamfort : le sens du paradoxe » in Landheer R. et Smith P. J. (dir.), *Le Paradoxe en linguistique et en littérature*, Droz, 1996, p. 119.

Venant de la rhétorique, Perelman & Olbrechts-Tyteca (1958) soutiennent que le paradoxe va contre ce principe de non-contradiction argumentative qui, à leurs yeux, est un élément essentiel de la doxa communicative.

Dans la perspective propre à Grice (1969, 1975), le paradoxe irait contre le principe d'économie dans le langage et pourrait, à certaines conditions, aller contre le principe de coopération communicative.

Si on se tient aux hypothèses de Sperber et Wilson (1989, 2004), le paradoxe mettrait alors en discussion l'effort coopératif et pourrait assez souvent paraître peu ou pas pertinent à l'intérieur d'un échange.

Or, en résumant, toutes les approches que l'on vient de rappeler ci-dessus voient le paradoxe comme se référant (par opposition, subversion ou d'autres types de remaniement) à une doxa existante au niveau social. Autrement dit, même quand exprimées par la langue, les formes doxales trouvent toujours leur origine au niveau des croyances et pratiques – voire normes – sociales. Mais, si le paradoxe naît, comme on vient de le voir, d'une certaine relation (ne serait-ce que par opposition) à la doxa, alors lui aussi serait toujours, par généalogie, une forme sociale. Pour tous ces auteurs (à la seule exception d'Alexandrescu), certes le paradoxe peut s'exprimer *en* langue et *par* la langue ; mais son origine reste, comme dans le cas de la doxa, une origine sociale. Notre but est, maintenant, de se détacher de l'idée de l'origine sociale du paradoxe. Si notre effort aboutit, l'idée du pouvoir de subversion que l'on associe traditionnellement au paradoxe apparaîtra, à la fin de la lecture, dans sa désuétude.

d) Outils méthodologiques et nouvelle définition du problème

Voyons maintenant comment la Théorie des Blocs Sémantiques aborde la question du paradoxe. Quoique non insensible au pouvoir explicatif d'autres approches du problème du paradoxe, la TBS fait néanmoins l'hypothèse que la doxalité et la paradoxalité sont deux phénomènes purement linguistiques. Comment définir, maintenant, cette doxalité purement linguistique ? Une première réponse – brute, à peaufiner – est la suivante : un contenu sémantique est doxal s'il est lexicalisé (i.e. s'il appartient à la signification d'un mot).

Prenons le trait (ou « schéma ») sémantique : DANGER DC NEG FAIRE, (que la TBS exprime également dans la forme *pas-fait-à-cause-du-danger*). Ce schéma appartient, avec le schéma : DANGER PT FAIRE (également noté *fait-malgré-le-danger*), à la signification du mot *danger*. Dans ces cas, la TBS regroupe les deux aspects avec une notation technique qui se présente comme ceci : DANGER(NEG FAIRE), notation qu'elle qualifie de « quasi-bloc sémantique ». Un quasi-bloc sémantique de ce type représente argumentativement

l'alternative même entre les deux schémas – ce qui veut simplement dire qu'à partir du mot *danger*, on peut, en discours, argumenter aussi bien dans un sens (*pas-fait-à-cause-du-danger*) que dans l'autre (*fait-malgré-le-danger*) : la langue même offre cette alternative. Le quasi-bloc DANGER(NEG FAIRE) est linguistiquement doxal car lexicalisé (c'est-à-dire contenu dans la signification d'un mot – dans ce cas le mot *danger*).

Par hérédité, ensuite, la TBS qualifie de doxaux les deux schémas DANGER DC NEG FAIRE et DANGER PT FAIRE. Il en sera de même pour les enchaînements qui, en discours ou dans un texte, concrétiseront ces deux schémas, comme par exemple : « C'était dangereux, donc il ne l'a pas fait » et : « C'était dangereux, pourtant il l'a fait ». C'est donc par hérédité, à partir de la notion de quasi-bloc, que la TBS élargit le concept de doxalité aux schémas et aux concrétisations en discours ou en texte que sont les enchaînements.

La même logique et façon de faire doit s'appliquer au quasi-bloc : NEG DANGER(FAIRE). Ce quasi-bloc est, lui aussi, doxal, car inscrit dans la signification du mot *danger*. Doxaux sont donc les deux aspects : NEG DANGER DC FAIRE et : NEG DANGER PT NEG FAIRE, tout comme les enchaînements : « Ce n'était pas dangereux, donc il l'a fait » et : « Ce n'était pas dangereux, pourtant il ne l'a pas fait ». La TBS exprime graphiquement ce que l'on vient de décrire comme ceci :

Carré de transposition

DANGER PT FAIRE <i>courageux</i>	NEG DANGER PT NEG FAIRE <i>lâche</i>
DANGER DC NEG FAIRE <i>pas courageux</i>	NEG DANGER DC FAIRE <i>pas lâche</i>

Par rapport aux concepts de lexicalisation et d'hérédité, une précision est importante. Dans son article « La sémantique argumentative peut-elle se réclamer de Saussure ? » (2006), Ducrot montre en effet qu'associer un mot, par exemple *prudent*, à un aspect, disons : DANGER DC PRÉCAUTION, c'est finalement mettre en relation le mot *prudent* et les mots *danger* et *précaution*, et voir, dans cette relation, la signification même – ou du moins une partie de la signification - de *prudent*. De même, associer *prudent* au quasi-bloc : PRUDENT(SÉCURITÉ), c'est mettre en relation *prudent* et *sécurité* et voir, dans cette relation, une partie la signification de *prudent*. Dans ses travaux, Carel insiste quant au fait que la TBS conçoit la signification comme un réseau entre mots (à cet égard, la TBS

aussi reste fidèle à Saussure. En cela, la TBS aussi est structuraliste).

Qu'en est-il maintenant de la notion de paradoxalité ? Carel fait l'exemple de l'enchaînement : « Mon chat a miaulé et donc le disque s'est arrêté ». Le schéma que cet enchaînement concrétise est : MIAULER DC ARRÊTER LES MACHINES, qui, lui, spécifie un quasi-bloc qui serait : MIAULER(ARRÊTER LES MACHINES). Ce quasi-bloc n'est pas lexicalisé : aucun mot de la langue contient cet élément sémantique dans sa signification. Ce constat suffit à définir MIAULER(ARRÊTER LES MACHINES) – ainsi que, par hérédité, l'aspect qui le spécifie et l'enchaînement qui le concrétise – paradoxal ?

La réponse que la TBS défend est « non ». Cet enchaînement n'est certes pas doxal ; mais il n'est pas pour autant paradoxal. Comment faire donc le tri parmi les enchaînements non doxaux ? La TBS fournit à cette question une réponse grammaticale : un enchaînement argumentatif est paradoxal si l'inversion de son connecteur donne lieu à un enchaînement argumentatif doxal. Les deux connecteurs employés par la TBS – qui est une théorie argumentative – étant *donc* et *pourtant*, un enchaînement *x donc y* est paradoxal si l'inversion de sa conjonction conduit à un enchaînement doxal du type *x pourtant y*. Voici le critère, grammatical, que la TBS utilise pour distinguer les enchaînements paradoxaux des enchaînements simplement contextuels, c'est-à-dire les enchaînements qui sont le résultat de l'entrelacement des mots en discours ou en texte, comme l'exemple précédent *mon chat a miaulé et donc le disque s'est arrêté*.

Mais il y a aussi un cas complexe : celui où il y a des paradoxaux qui sont lexicalisés. Comme premier exemple, prenons le mot *casse-cou*, qui signifie : DANGER DC FAIRE. Cet aspect, tout comme l'aspect : DANGER PT NEG FAIRE, provient du quasi-bloc : DANGER(FAIRE). Le quasi-bloc DANGER(FAIRE) n'est pas dans la signification de *danger* ; en fait, il s'y oppose. DANGER(FAIRE) est paradoxal et, par hérédité, les aspects DANGER DC FAIRE et DANGER PT NEG FAIRE le sont aussi, tout comme les enchaînements : « C'était dangereux, donc il l'a fait » et « C'était dangereux, pourtant il ne l'a pas fait ».

Contrairement à ce qu'est la règle générale – « ce qui est inscrit dans la signification des mots est doxal » –, il y a certains cas, comme celui que l'on vient de décrire, où l'on trouve des paradoxaux inscrits dans la signification de certains mots de la langue.

Or, les aspects DANGER DC FAIRE et DANGER PT NEG FAIRE n'appartiennent pas au carré de transposition que nous avons introduit, mais à ce que la TBS appelle un carré d'inversion :

Carré d'inversion

DANGER PT NEG FAIRE <i>ne pas avoir été casse-cou</i>	DANGER PT FAIRE <i>courageux</i>
DANGER DC FAIRE <i>casse-cou</i>	DANGER DC NEG FAIRE <i>pas courageux</i>

Dans le carré d'inversion on retrouve le paradoxe à gauche et la doxa à droite. La relation d'inversion partage avec la relation de transposition une propriété qui nous intéresse particulièrement : celle de gradualité. On peut alors dire : « Il est courageux, et même casse-cou », mais on ne peut pas dire : « Il est casse-cou, et même casse-cou ».

Dans la langue, il y a un autre cas célèbre de mots dont la signification contient un schéma paradoxal, c'est *masochiste*. Commençons par la doxa linguistique : prenons le quasi-bloc A FAIT SOUFFRIR(NEG X FAIRE A). Ce quasi-bloc appartient à la signification du mot *souffrir* : il est donc doxal. Toujours par hérédité sont alors doxaux les aspects A FAIT SOUFFRIR DC NEG X FAIRE A et A FAIT SOUFFRIR PT X FAIRE A, tout comme les enchaînements qui les concrétisent, respectivement : « Cela fait souffrir, donc il ne l'a pas fait » et « Cela fait souffrir, pourtant il l'a fait ». Le quasi-bloc A FAIT SOUFFRIR(X FAIRE A), lui, est, par contre, paradoxal, tout comme les aspects : A FAIT SOUFFRIR DC X FAIRE A et A FAIT SOUFFRIR PT NEG X FAIRE A et les enchaînements qui les concrétisent : « Cela fait souffrir, donc il l'a fait » et « Cela fait souffrir, pourtant il ne l'a pas fait ». Le quasi-bloc A FAIT SOUFFRIR(X FAIRE A) non seulement n'est pas inscrit dans la signification du mot *souffrir*, mais il s'y oppose. Les aspects paradoxaux A FAIT SOUFFRIR DC X FAIRE A et A FAIT SOUFFRIR PT NEG X FAIRE A sont pourtant lexicalisés, car ils sont inscrits, respectivement, dans la signification du mot *masochiste* et de l'expression *ne pas avoir été masochiste*. Voici un deuxième cas, après celui du quasi-bloc DANGER(FAIRE), où – contrairement à la règle générale – la signification de certains mots contient non pas des aspects doxaux, mais paradoxaux.

Mais, dans la définition du paradoxe, la TBS ne s'arrête pas à ce critère grammatical. Cette théorie conçoit également le paradoxe comme ayant une propriété sémantique propre, spécifique. De par le rôle conclusif que cet aspect a dans cette étude, nous nous permettons maintenant de laisser la discussion de cette propriété sémantique pour la conclusion, et de passer à l'analyse du texte – analyse qui nous mènera au cœur de cette problématique sémantique. Dans cette étude, une des idées qu'il s'agit d'interroger est celle du pouvoir de subversion du paradoxe. Comme nous avons eu l'occasion de

montrer, les théoriciens ont, pendant toute sa longue histoire, associé au paradoxe l'énorme pouvoir de subvertir soit « ce qui est, et ne *peut* pas être autrement » – c'est le cas de la métaphysique (et plus en détail de la doctrine de l'être : l'ontologie) chez les Grecs anciens et de la logique –, soit « ce qui est, et ne *devrait* pas être autrement » – c'est ici le cas socio-linguistique (avec l'adjectif « socio-linguistique » nous indiquons toutes ces approches qui insistent sur les notions de « croyances sociales partagées », « normes sociales invétérées », « lois de discours » orientant *a priori* le discours et les échanges entre interlocuteurs). Mais le paradoxe a-t-il vraiment cet effet subversif que la tradition lui prête depuis son apparition même (en tant que notion) ? Le paradoxe défie-t-il vraiment un ordre établi ? A-t-il effectivement cette propriété de *sub-vertère* – de mettre le monde, et la langue qui est censée l'exprimer, à l'envers ?

e) Est-ce que « on était vaincu par sa conquête » est paradoxal ?

Hugo place le paradoxe au premier vers : « On était vaincu par sa conquête ». « On était vaincu par sa conquête » est paraphrasable par l'enchaînement : « On avait conquis donc on était vaincu ». Cet enchaînement concrétise l'aspect : CONQUÊTE DC NEG VICTOIRE. Or, l'aspect CONQUÊTE DC NEG VICTOIRE spécifie un quasi-bloc, CONQUÊTE(NEG VICTOIRE), qui n'est pas lexicalisé. Suivant les critères propres à la TBS que l'on exposait plus haut, le quasi-bloc CONQUÊTE(NEG VICTOIRE), n'étant pas lexicalisé, n'est pas doxal. De ce fait, par hérédité, l'enchaînement *On avait conquis donc on était vaincu* n'est donc pas doxal non plus. De même pour les aspects CONQUÊTE DC NEG VICTOIRE et CONQUÊTE PT NEG VICTOIRE, préfigurés par le quasi-bloc CONQUÊTE(NEG VICTOIRE) : ils ne sont pas doxaux.

Mais le fait que le quasi-bloc CONQUÊTE(NEG VICTOIRE), l'aspect CONQUÊTE DC NEG VICTOIRE – qui le spécifie – et l'enchaînement *On avait conquis donc on était vaincu* qui le concrétise ne soient pas doxaux ne suffit pas à montrer que le quasi-bloc CONQUÊTE(NEG VICTOIRE) est *automatiquement* paradoxal. Pour qu'il soit paradoxal, ce quasi-bloc devrait prendre le contre-pied d'un quasi-bloc doxal. Est-ce bien le cas ?

Or, dans le chapitre précédent nous avons affirmé, avec la TBS, qu'un « enchaînement argumentatif est paradoxal si l'inversion de son connecteur donne lieu à un enchaînement argumentatif doxal. Les deux connecteurs employés par la TBS étant *donc* et *pourtant*, un enchaînement *x donc y* est paradoxal si l'inversion de sa conjonction conduit à un enchaînement doxal du type *x pourtant y* ».

Dans l'enchaînement que nous sommes en train d'observer – *On avait conquis donc on était vaincu* –, si nous inversons le connecteur, ce qui résulte est l'enchaînement : « On avait conquis pourtant on était vaincu », qui concrétise l'aspect : CONQUÊTE PT NEG

VICTOIRE. Cet aspect spécifie, lui, le quasi-bloc : CONQUÊTE(VICTOIRE).

Le quasi-bloc CONQUÊTE(NEG VICTOIRE) prend donc le contre-pied du quasi-bloc CONQUÊTE(VICTOIRE) : s'agit-il d'un quasi-bloc doxal, de sorte que CONQUÊTE(NEG VICTOIRE) puisse être enfin qualifié de paradoxal ?

Le quasi-bloc CONQUÊTE(VICTOIRE) préfigure les deux aspects argumentatifs CONQUÊTE PT NEG VICTOIRE et CONQUÊTE DC VICTOIRE. Le premier de ces deux aspects, CONQUÊTE DC VICTOIRE, est concrétisé par l'enchaînement : « On avait conquis donc on avait vaincu ». L'autre aspect, CONQUÊTE PT NEG VICTOIRE, est, quant à lui, concrétisé par ce deuxième enchaînement : « On avait conquis pourtant on n'avait pas vaincu ». Or, les aspects argumentatifs CONQUÊTE DC VICTOIRE et CONQUÊTE PT NEG VICTOIRE sont lexicalisés. Tous les deux appartiennent à la signification du mot *conquête*. La signification de *conquête* ne contient pas l'un ou l'autre : elle présente l'alternative entre l'un et l'autre, car on peut argumenter aussi bien *On avait conquis donc on avait vaincu* que *On avait conquis pourtant on n'avait pas vaincu*. Seulement le discours ou le texte montreront lequel des deux aspects sera concrétisé. Par conséquent, à partir du mot *conquête* on peut affirmer : « Le soir, la dernière des positions ennemies avait été conquise par nos soldats : la guerre était enfin finie, on était les vainqueurs » ; mais aussi : « Le soir, la dernière des positions ennemies avait été conquise par nos soldats. Pourtant, personne n'avait gagné : la guerre n'était, à ce moment-là, qu'à son commencement ».

On notera également que la locution *en vain*, adjointe à *conquérir*, fait entendre à elle seule qu'il n'y a pas eu victoire – alors qu'adjointe à demander elle fait entendre qu'il n'y a pas eu de réponse : encore une preuve du lien linguistique que conquérir entretient avec victoire.

Le quasi-bloc CONQUÊTE(VICTOIRE) appartient donc à la signification de *conquête* : ce quasi-bloc est bien lexicalisé ; et de ce fait, d'après la TBS, doxal. Ce qui nous permet de dire maintenant que le quasi-bloc CONQUÊTE(NEG VICTOIRE), son complémentaire à l'intérieur d'un carré d'inversion, est paradoxal.

Carré d'inversion

CONQUÉRIR DC ÊTRE VAINCU	CONQUÉRIR DC NÉG ÊTRE VAINCU
Inverses	inverses
<u>converses</u>	
CONQUÉRIR PT ÊTRE VAINCU	CONQUÉRIR PT NÉG ÊTRE VAINCU

Ensuite, comme dans le cas de la doxalité, c'est par hérédité que les aspects et les enchaînements sont paradoxaux : les aspects CONQUÊTE DC NEG VICTOIRE et CONQUÊTE PT VICTOIRE, préfigurés par le quasi-bloc paradoxal CONQUÊTE(NEG

VICTOIRE) sont alors, à leur tour, paradoxaux ; le même discours vaut pour l'enchaînement *On avait conquis donc on était vaincu* (paraphrasant le vers *On était vaincu par sa conquête*).

f) Notre lecture du vers « on était vaincu par sa conquête ». Les interrogations majeures soulevées par les collègues

Avant de poursuivre, précisons quelques aspects concernant le plan poétique et ses tropes. La nature du paradoxe – et, par là, du procédé de déparadoxalisation – peut être mieux appréhendée si l'on met en rapport cette figure avec celles de l'oxymore et de la métaphore. Dans son *Dictionnaire de rhétorique et de poétique* (5^{ème} éd. 1998), Morier définit l'oxymore comme étant la jonction de « deux mots contradictoires, l'un paraissant exclure logiquement l'autre » ; Dans *Les figures du discours* (dernière réimpression 2009), Fontanier, lui, préfère l'appeler « paradoxisme », et parle de combinaison d'« idées ou [...] mots ordinairement opposés et contradictoires ». Linguistiquement, l'oxymore est donc une combinaison de mots (d'habitude un substantif et un adjectif) exprimant deux ou plusieurs sèmes opposés. Du point de vue de son fonctionnement, un des deux termes (généralement l'adjectif) intervient sur l'autre en ôtant à sa signification un ou plusieurs de ses traits. Dans : *une libre servitude*, par exemple, l'adjectif *libre* ôte à la signification de *servitude* le trait /contrainte/ (au sens de /forcée/, /non choisie/) pour dire qu'on a opté pour cette condition de plein gré ; ou encore, dans le cas de *un silence éloquent* l'adjectif *éloquent* intervient sur la signification de *silence* en lui ôtant le trait /manquant de communication/ : un *silence éloquent* est donc un silence qui exprime bien quelque chose.

Dans le cas de la métaphore, par contre, on associe à un des deux termes un (ou plusieurs) trait(s) emprunté(s) à la signification de l'autre : dans le cas de : *Pierre est un lion*, on décrit Pierre comme *courageux* en empruntant à la signification du mot *lion* un de ses traits : le trait /courageux/.

Dans le cas du paradoxe, par contre, il ne s'agit pas d'ôter ou d'emprunter des traits. Le paradoxe joue sur la manière dont les termes sont reliés : la mise en relation se fait par un connecteur et n'intervient pas sur la signification des termes qu'on relie. Le caractère inattendu du paradoxe – et donc son pouvoir de questionnement – ne vient pas des deux termes, mais de la manière dont ils sont reliés. C'est le connecteur qui permet de prendre à contrepied le sens doxal. Dans le cas de Hugo, *On avait conquis pourtant on était vaincu* aurait été parfaitement doxal ; c'est l'inversion du connecteur (*On avait conquis donc on était vaincu*) qui établit le paradoxe. Mais surtout, comme on le verra, du point de vue de la linguistique du texte le paradoxe a – grâce au procédé de déparadoxalisation – une portée cohésive bien plus vaste que celle de l'oxymore ou de la métaphore.

Nous affirmons que le vers *On était vaincu par sa conquête* est paraphrasable par l'enchaînement : *On avait conquis donc on était vaincu*, et que cet enchaînement est paradoxal. Sur ce point essentiel, trois interrogations majeures se posent.

La première est la suivante : « L'énoncé *On était vaincu par sa conquête* est-il vraiment paraphrasable par *On avait conquis, donc on était vaincu* » ?

La deuxième, quant à elle, s'exprime ainsi : « Par rapport à l'exemple traité, le terme *conquête* peut signifier soit une action, soit le résultat de l'action. Si la première acception est activée, le paradoxe tend à disparaître dans le texte de Hugo. Observons, par exemple, l'énoncé : *La conquête fut un désastre*. Cet énoncé n'est en rien problématique ou paradoxal. Sur le plan de la méthode, il semble donc qu'une interprétation a été faite et que la TBS vient, après coup, lui donner forme ». Même si les deux points soulevés sont de nature différente – le premier s'interroge en effet quant à la présence du connecteur *donc*, tandis que le deuxième se demande ce qu'il faut vraiment entendre par *conquête* –, nous essaierons de répondre aux deux interrogations en même temps.

La troisième, enfin, – visant à distinguer la causalité de l'action, – se présente de la manière suivante : « Dans ce cas de voie passive, le traitement de *par* doit privilégier la causalité ou l'agentivité » ?

Commençons par répondre aux deux premiers points. Le vers de Hugo relie *conquête* et *être vaincu* par la préposition *par*. Quant au mot *conquête*, un énoncé tel que « La conquête fut un désastre » n'est, effectivement, en rien problématique ou paradoxal. Mais le vers de Hugo n'a pas pour but de dire, simplement, que la conquête fut un désastre ; son vers nous oblige, de par sa nature grammaticale et sa construction syntaxique, à mettre en relation *conquête* et *être vaincu*. C'est *conquête* et *être vaincu* qu'il faut relier, et Hugo les relie par un *par* qui, au niveau argumentatif, doit se paraphraser par un *donc*¹⁷. Voici l'hypothèse qui nous tient le plus à cœur ; celle que nous essayerons de défendre. Si un énoncé comme « La conquête fut un désastre » ne posait en effet aucun problème, l'explication du lien causal reliant, dans le vers de Hugo, *Nous avons conquis* et *Nous sommes vaincus* demande, par contre, une tentative d'analyse plus radicale (car il s'agit bien là de relier *nous avons conquis* et *nous sommes vaincus*). Hugo relie *nous avons conquis* et *nous sommes vaincus* non pas par un connecteur du type de *pourtant* – ce qui rendrait le vers parfaitement doxal –, mais par un *donc*. Notre hypothèse ici est que le vers *On était vaincu par sa conquête* exprime a) : « On avait conquis, donc on était vaincu », et non pas b) : « On avait conquis, pourtant on était vaincu ». Si le vers de Hugo exprimait b), il n'y aurait plus de paradoxe. Par conséquent, le poème n'aurait plus la même structure car, en l'absence du paradoxe, le texte ne pourrait plus se construire en rapport avec le procédé de déparadoxalisation. Or, ce que nous essayons de montrer dans ce travail est que Hugo utilise le procédé de déparadoxalisation pour donner sa structure au texte. À la fin, ce à quoi Hugo tient n'est pas d'affirmer que :

« Nous avons été vaincus malgré notre conquête », ce qui serait assez banal. Ce vers quoi le poète veut emmener le lecteur est une conclusion du type : « Nous sommes allés trop loin ». La réflexion de Hugo est donc beaucoup plus complexe et significative. Pour arriver à faire cela, Hugo construit son texte comme une longue déparadoxalisation au rôle cohésif. Le procédé de déparadoxalisation a donc un double impact : sémantique, en cela qu'il précise le sens du premier vers, et structural, car il donne sa forme au texte et il permet à plusieurs morceaux textuels de *faire un tout* cohésif (grâce à son pouvoir de regroupement).

Du coup, par rapport au problème de la distinction entre agentivité et causalité, il nous semble que les deux lectures sont possibles ; mais plutôt que de trancher entre une lecture a) qui met l'accent sur le rôle de déclencheur de l'actant et sur le caractère intentionnel de l'action décrite et une lecture b) qui insiste sur la nature causale du lien entre les deux événements dont il est question (la conquête étant présentée comme la cause du fait d'être vaincu), notre préoccupation principale est de faire entendre, argumentativement, le connecteur *donc*. Toute en gardant une préférence pour une lecture de type causal, à nos yeux c'est surtout en interprétant *par* par *donc* que la force paradoxale du vers hugolien apparaît dans toute son ampleur. C'est autour de ce *donc* que nos efforts vont se concentrer.

g) Les conséquences textuelles du paradoxe. Le procédé de déparadoxalisation

Penchons-nous maintenant sur le rôle textuel du paradoxe *On était vaincu par sa conquête*. Commençons par une remarque de nature, pour ainsi dire, « topographique ». Le premier vers est formé de deux phrases au sens grammatical. Le vers initial du poème introduit certes le paradoxe *On était vaincu par sa conquête*, mais il contient également : « Il neigeait ». *Il neigeait* précède *on était vaincu par sa conquête* ; et c'est avec cette phrase – *Il neigeait* – que Hugo ouvre véritablement son poème et son premier vers. Du coup, au niveau d'unité textuelle, il faut prendre en compte non seulement le paradoxe *On était vaincu par sa conquête*, mais aussi *Il neigeait* : « Il neigeait. On était vaincu par sa conquête ».

Or, disons-le tout de suite : séparément, ces deux énoncés évoquent – nous semble-t-il – deux éléments de sens distincts, mais destinés à se fondre pour donner vie à un sens nouveau construit textuellement. Ces deux éléments distincts sont, pour l'instant, le schéma CONQUÊTE DC NEG VICTOIRE (qui est le contenu sémantique du segment *On était vaincu par sa conquête*) et le trait sémantique /froid/, évoqué par le segment *Il neigeait*.

Continuons. Poursuivant notre repérage topographique, force est de constater que *Il neigeait* revient au fil du texte – et toujours en début de vers : on le retrouve au vers 5 : 5 *Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche./* 6 *Après une plaine blanche une autre plaine blanche.* Puis au vers 10 : 10 *Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre/* 11 *Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés/* 12 *On voyait des clairons à leur poste gelés,/* 13 *Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,/* 14 *Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.* Enfin, au vers 18, où il apparaît deux fois, dont la deuxième renforcé par l'adverbe *toujours* : 18 *Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise/* 19 *Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,/* 20 *On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.*

Il est question de froid. Nous avons mis en gras les mots qui évoquent, d'une manière ou d'une autre cet élément (/froid/). La reprise avec doublement de *Il neigeait* au vers 18, avec en plus l'adverbe *toujours*, met l'accent sur le caractère incessant. La neige ne s'est jamais arrêtée, et il ne cesse toujours pas de neiger : pas de répit pour les soldats en marche.

« En marche » ; mieux vaudrait dire « en fuite », car ces soldats sont bien en train d'essayer d'échapper. *Ils fuyaient*, voici ce qu'on lit au vers 33. Que fuient ces soldats ? La réponse ne se trouve pas loin, juste quelques lignes plus haut, au vers 30. Deux sont leurs ennemis, dont un beaucoup plus inquiétant que l'autre : *Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire.* Ce deuxième ennemi est tellement effrayant que chacun des soldats en fuite se pose la même – lugubre – question, celle que l'on trouve au vers 29 : – *Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?*

Cette question n'a, pour la plupart de ces soldats, qu'une réponse, du moment que *Qui se couchait, mourait.* (v. 32) ; ce qui oblige le narrateur à effectuer un bien triste calcul : *On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.* (v. 39). Les autres, le peu d'hommes qui savent encore marcher, ne voient défiler sous leurs yeux que la chose qu'ils sont en train d'essayer de fuir, c'est-à-dire le nord et son froid : *Après une plaine blanche une autre plaine blanche.* (v. 6).

Ces hommes qui sont en train de fuir *allaient*, jadis. Ils *allèrent* même jusqu'à Moscou. Maintenant ils sont contraints de *revenir*, suivant leur chef : l'empereur. Nous l'apprenons tout de suite dans le poème : 1 *Il neigeait. On était vaincu par sa conquête./* 2 *Pour la première fois l'aigle baissait la tête./* 3 *Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,/* 4 *Laissant derrière lui brûler Moscou fumant./*

Après avoir parcouru le texte en suivant le cortège, nous revenons donc au début du texte, là où on trouve le paradoxe qui nous intéresse. Comprendre le premier vers – *Il neigeait. On était vaincu par sa conquête* –, c'est remonter jusqu'à l'origine des maux qui affligent ces hommes en fuite. S'ils avaient conquis, pourquoi maintenant ils fuient ?

Du moment que ces hommes sont vaincus *par sa conquête*, commençons par deux

remarques : une concernant le pronom personnel *on*, l'autre concernant l'adjectif possessif *sa*.

Tout d'abord le pronom personnel. Nous venons de dire que « *ces hommes* sont vaincus »... mais sommes-nous certain que le pronom personnel *on* se réfère aux soldats ? Grammaticalement, *on* pourrait être un « je », et signaler donc un Napoléon qui parle à la première personne ; ou sinon un « tu » ou un « vous » qui indiqueraient encore Napoléon, mais cette fois-ci à l'intérieur d'une parole qui est celle de Dieu s'adressant à l'empereur. Pourquoi alors interpréter ici le pronom *on* comme étant un « nous » se référant aux soldats ? Avant de motiver ce choix, il faudra d'abord décrire l'élément auquel *on était vaincu* est relié, à savoir *sa conquête*.

Passons donc au possessif. À cet égard trois lectures sont, nous semble-t-il, possibles. En vertu de l'importance thématique de l'empereur à l'intérieur du poème, on pourrait s'attendre à ce que l'adjectif possessif *sa* se réfère à la conquête réalisée par Napoléon. En s'appuyant sur cette lecture, on serait vaincu à cause du choix de l'empereur de partir à la conquête : à cause de *sa* soif de conquête. Cependant, nous ne retiendrons pas cette interprétation.

Une deuxième manière d'expliquer le possessif *sa* serait, en suivant en cela les outils fournis par Berrendonner et Reichler-Béguelin dans leur article « Décalages : les niveaux de l'analyse linguistique » (1989), de se demander si ce *sa* ne « pointerait » pas vers quelque chose qui a déjà été introduit, et qui est donc disponible au niveau de la mémoire discursive. L'élément en question serait ici *Il neigeait* ; donc, par extension, la *neige*. Le paradoxe se paraphraserait alors ainsi : « On a conquis la neige donc on était vaincu ». Cette deuxième lecture se rapproche de ce que nous défendons. Néanmoins, ce n'est pas le phénomène du pointage (qui se fait grâce au recours à la mémoire discursive) qui nous intéresse ici. Ce que nous souhaitons décrire, c'est le procédé de déparadoxalisation ; un procédé qui va bien au-delà du premier vers, et qui s'étale – en les regroupant – sur un grand nombre de morceaux textuels. Faisons donc l'hypothèse que la conquête à laquelle l'adjectif *sa* fait référence, c'est la conquête de la *Russie* : s'ils sont vaincus, c'est parce qu'ils sont allés à *sa* conquête. Du point de vue de la référenciation, dans l'expression nominale *sa conquête*, le possessif indique qu'il s'agit non pas du concept (*toute conquête*), mais d'une occurrence¹¹ ; et que cette occurrence est à associer à un événement spécifique : la conquête *de la Russie*. Par contre, du moment que nous nous travaillons en linguistique du texte, cette occurrence et cet événement ont, dans le cadre de notre étude, une nature purement textuelle. Suivant en cela la tradition culiolienne¹², dans notre démarche ce qui advient, advient dans le texte et par les mots ; et l'occurrence que nous

¹¹ Cf. Lebas-Fraczak L. et Lebas F., « Les articles en français comme opérateurs énonciatifs de la référenciation », *Cahiers du LRL* (2007), 71-83.

¹² Culioli A., *Notes du séminaire de D.E.A.* – 1983-1984, Université de Poitiers, 1985, p. 82.

décrivons est celle construite textuellement par Hugo. C'est donc dans le texte que nous allons maintenant rechercher leurs traces.

Une première trace vient du fait que *sa* est en réalité cataphorique, et que les mots *Moscou* (v. 4) et *czar* (v. 30), apparaissant plus loin dans le texte, évoquent clairement le mot *Russie*.

Ensuite il y a ce *Il neigeait*, dont nous ne tarderons pas à décrire le rôle textuel.

Remplaçons donc *On était vaincu par sa conquête* par : « On était vaincu par la conquête de la Russie ». Argumentativement, ce deuxième énoncé redéfinit ainsi le paradoxe : « On avait conquis la Russie donc on était vaincu ». L'enchaînement auquel nous sommes maintenant arrivé concrétise le schéma : CONQUÉRIR LA RUSSIE DC ÊTRE VAINCU. Suffit-il à nous faire comprendre le sens du paradoxe ? Pas encore, car il reste à retracer quelques étapes ; mais le fait d'avoir trouvé ce le schéma CONQUÉRIR LA RUSSIE DC ÊTRE VAINCU nous rapproche de la solution.

Le schéma CONQUÉRIR LA RUSSIE DC ÊTRE VAINCU exprime, grâce à la présence du segment « CONQUÉRIR LA RUSSIE », une idée centrale du poème, que l'on notera selon le trait : /être allé loin/. *Aller* est, par ailleurs, très hugolien : nous avons là un verbe cher au poète, un véritable *topos* de sa production poétique. Dans le poème *Ô soldats de l'an II !...* – un autre très grand poème du recueil *Les Châtiments* – on retrouve, par exemple (v. 11) : [...] *ils allaient, l'âme sans épouvante* ; mais aussi (v. 17) : *Ils allaient, fiers, joyeux, et soufflant dans des cuivres* ; ou encore (vv. 27-30) : *On allait ! en avant !/ Et l'un offrait la paix, et l'autre ouvrait ses portes,/ Et les trônes, roulant comme des feuilles mortes,/ Se dispersaient au vent !*

Dans tous ces cas, *aller* est à interpréter comme *combattre*¹³. Au 53^e vers de la deuxième strophe de *L'Expiation* on lit également (à propos des soldats composant la Garde impériale) : *Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques*.

Les soldats de la Grande Armée – fuyant maintenant sous nos yeux de lecteurs – devraient être les héritiers de ces combattants pour la liberté célébrés dans le poème *Ô soldats de l'an II !...* Or, qu'en réalité ils le soient ou pas, eux aussi se sont battus. Eux aussi sont *allés* ; ils sont même *allés très loin*. Ils sont arrivés, nous l'avons souligné, jusqu'à Moscou. Dans CONQUÉRIR LA RUSSIE DC ÊTRE VAINCU, le segment « CONQUÉRIR LA RUSSIE » exprime bien cette idée, ce trait : /être allé loin/.

Mais il ne faut pas oublier que le premier vers présente aussi ce *Il neigeait* que l'on retrouve aussi aux vers 5 et 10 ; et deux fois au vers 18. Ne l'oublions pas : le premier vers récite : *Il neigeait. On était vaincu par sa conquête*. Comment expliquer maintenant sa présence au premier vers et son rôle textuel par la suite ? Au fil des vers, la répétition de

¹³ Cf., à cet égard, Carel M., « Des soldats de l'an II aux soldats de l'an XV : une analyse argumentative du mot *guerre* » [Publié en traduction espagnole], *Temas del Seminario*, 35 (2015), 23-50.

Il neigeait fait entendre que ces soldats sont allé *trop* loin – elle transforme donc /être allé loin/ en : /être allé trop loin/.

Nous nous approchons de la conclusion. Un dernier élément manque à notre analyse. *Il neigeait* fait entendre que, en allant, ces soldats sont allés *trop* loin ; et du moment que ces hommes se sont dirigés vers Moscou, la capitale des czars et de leur immense empire, ils sont allés au nord. Mais ici, une fois de plus, on n'entend plus : /être allé au nord/ ; on ne finit par entendre que : /être allé trop au nord/. Lisons les vers 26-30 : 26 *Le ciel faisait avec la neige épaisse/* 27 *Pour cette immense armée un immense linceul./* 28 *Et chacun se sentant mourir, on était seul./* 29 *- Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?/* 30 *Deux ennemis ! Le czar, le nord. Le nord est pire.*

Ces hommes ne meurent plus en bataille : ils meurent de froid. Ils ont cessé de combattre ; ils ne *vont* plus, car ils ont trop avancé : maintenant ils n'ont qu'à *revenir* (v. 3), laissant Moscou derrière eux (v. 4). Sauf que pour eux, étant allés si loin, cette rentrée ne peut se faire que *lentement* (v. 3). Et si le premier ennemi – le czar – a disparu, le deuxième – *le nord*, qui est le *pire* des deux (v. 30) – apparaît maintenant.

Les mots *Russie*, évoqué implicitement dans le texte par les mots *Moscou* et *czar*, et *Moscou* même évoquent le trait /froid/. *Il neigeait*, quant à lui, transforme /être allé loin/ en /être allé trop loin/ et /être allé au nord/ en /être allé trop au nord/.

En conclusion, comprendre *on était vaincu par sa conquête*, c'est donc associer *on avait conquis donc on était vaincu* non pas à l'aspect paradoxal CONQUÉRIR DC ÊTRE VAINCU, mais au schéma : FROID DC ÊTRE AMOINDRI.

h) Quel type de rapport existe entre le paradoxe et sa déparadoxalisation ?

Une fois associé *on avait conquis donc on était vaincu* non pas à l'aspect paradoxal CONQUÉRIR DC ÊTRE VAINCU, mais au schéma doxal FROID DC ÊTRE AMOINDRI, le paradoxe *on était vaincu par sa conquête* est déparadoxalisé et sa compréhension est, à ce moment-là, complète.

Cela dit, même après sa déparadoxalisation, le paradoxe (*on avait conquis donc on était vaincu*) ne disparaît pas. Nous avons là un point extrêmement intéressant et significatif. Au premier vers, on affirme en effet non seulement le paradoxe, mais aussi qu'*il neigeait* – d'où le lancement du procédé de déparadoxalisation. Une fois trouvé le schéma doxal FROID DC ÊTRE AMOINDRI, le paradoxe est enfin déparadoxalisé : la compréhension – qui, elle, est toujours doxale – s'est instaurée. Mais pour arriver là, il a fallu passer par l'enchaînement *on avait conquis donc on était vaincu* ; et, plus important encore, à ce niveau-là, le sens paradoxal reste – et reste à l'esprit – même après la

déparadoxalisation.

Quelques précisions par rapport au statut de la déparadoxalisation dans le processus de reconnaissance du paradoxe. Est-ce une opération indispensable ou non à l'émergence du paradoxe ? S'agit-il d'une opération postérieure ou antérieure à la reconnaissance du paradoxe ?

Commençons par dire que la déparadoxalisation est essentielle à la compréhension du paradoxe. Ce que nous essayons de montrer, c'est que la compréhension est toujours doxale : comprendre un paradoxe signifie procéder à sa déparadoxalisation – procédé qui aboutit seulement au moment où l'on finit par repérer ces traits sémantiques doxaux qui précise le sens du paradoxe. Le paradoxe en lui-même reste une énigme tant qu'on n'a pas reconstitué les éléments de son sens.

Textuellement, le paradoxe a comme rôle principal de lancer l'effort de déparadoxalisation, effort produisant une reconstitution *en texte* de morceaux textuels autrement épars. Le paradoxe demande donc à être déparadoxalisé, et fournit les indications nécessaires à sa compréhension.

En conclusion, d'une part le procédé contextuel de déparadoxalisation est postérieur à la reconnaissance linguistique du paradoxe (le paradoxe existe déjà linguistiquement – c'est à dire au niveau du contenu sémantique des mots employés –; cependant, c'est toujours le contexte dans lequel il apparaît qui nous indique dans quel sens le paradoxe doit être compris) ; de l'autre, en termes de résultat, la compréhension du paradoxe coïncide, à la fin du procédé de déparadoxalisation, avec la reconstitution unitaire (en un « tout » textuel – au sens de *tissé : tissé ensemble*) de nombreux morceaux textuels sinon éparpillés.

En effet, même après la totale déparadoxalisation du paradoxe – et malgré le fait qu'on finisse effectivement par entendre : « On était vaincu par le froid » –, à aucun moment le lecteur se dit « ah oui, zut ! je me suis trompé : après tout, *on avait conquis donc on était vaincu* n'était pas paradoxal... ». La raison en est que, que ce soit dans notre chemin de lecture ou dans notre parcours de compréhension, on est toujours obligé de passer par l'enchaînement *on avait conquis donc on était vaincu* ; qui, lui, ne perd jamais son caractère paradoxal.

Une question se pose cependant par rapport à la banalité du sens doxal : la déparadoxalisation mène vers un sens qui, de par sa doxalité, résulte – c'est incontestable – assez réducteur. Où passent la complexité du texte poétique et sa richesse ? L'extraordinaire épaisseur de l'œuvre ne se perd pas ; au contraire, elle se déploie grâce aux différentes étapes du procédé. Ce sont toutes les nuances de sens que la déparadoxalisation évoque avant que le paradoxe soit résolu qui constituent la polysémie du texte. Il ne s'agit pas, en déparadoxalisant, de réduire la densité sémantique du poème

au sens doxal ; le but de notre description du procédé de déparadoxalisation est de montrer le tissu textuel, donc la manière dont le texte est tissé.

Si comprendre un paradoxe, c'est procéder à sa déparadoxalisation, il est maintenant clair que déparadoxaliser un paradoxe signifie aussi voir comment d'autres éléments textuels interagissent avec l'enchaînement paradoxal. Quant à elle, la compréhension d'un paradoxe – résultat du procédé de déparadoxalisation – permet d'entendre un sens nouveau (dans notre cas, *on était vaincu par le froid*) ; et ce nouveau sens n'est pas le sens déjà exprimé par l'enchaînement paradoxal.

Du point de vue textuel, le procédé de déparadoxalisation permet donc de comprendre le sens global d'un ensemble d'énoncés – de vers, dans le cas, comme ici, d'un poème. Du moment que déparadoxaliser consiste à mettre en relation l'énoncé où l'on trouve le paradoxe avec un nombre (plus ou moins grand) d'énoncés et/ou de mots suivant ou précédent, il en découle que le procédé de déparadoxalisation est aussi un formidable outil de cohésion : plusieurs éléments du texte font un tout (aussi) grâce aux liens soutenant ce procédé.

Une dernière précision concernant le rôle cohésif du procédé de déparadoxalisation. La cohésion textuelle réalisée par le procédé de déparadoxalisation ne concerne pas uniquement les éléments syntaxiques ou sémantiques ; elle regarde aussi les éléments thématiques. Dans le poème de Hugo, la déparadoxalisation du paradoxal *On était vaincu par sa conquête* justifie et réunit dans un même mouvement deux des thèmes majeurs du poème : celui de l'empereur et celui de ses hommes. En effet, en relisant maintenant le poème, nous nous rendons vite compte que si le sens doxal *on était vaincu par le froid* vaut pour les soldats en fuite, il n'explique aucunement le sort de l'empereur. Napoléon n'a pas froid ; lui, il est vaincu. Il est allé trop loin, donc il est obligé lui aussi, comme ses soldats, de revenir. On entend à nouveau : « On est allé trop loin donc on doit revenir en arrière », qui était une des étapes intermédiaires du procédé de compréhension que nous avons décrit dans ce travail). Il est vaincu, mais le schéma doxal FROID DC ÊTRE AMOINDRI ne le décrit pas. Lui reste là, debout, regardant ces légions (v. 48) qui, devant lui, *sur la neige semées* (v. 65), meurent de froid. Mais ses légions sont *devant* lui : lui, il n'est pas parmi eux, car il n'en partage pas – au moins à cet égard – le même destin.

À la différence de ses soldats, Napoléon n'est pas amoindri par le froid ; il est vaincu et inquiet. Il s'interroge sur son sort, qui concerne uniquement la défaite et non pas le froid et la mort qui vient avec. « Suis-je allé trop loin ? » : voici ce qu'il demande au Dieu des armées (v. 66). Napoléon sait qu'il est en train d'expié et attend son châtiment ; mais on découvrira que ce châtiment n'est pas la défaite (v. 68) – une défaite qui pourtant s'exhibe sous ses yeux ; là, sur la neige (v. 65). Lui il n'est pas allé *trop au nord* – ce sort ne le regarde pas. Il y a, par contre, emmené ses hommes. Ces hommes pour qui, maintenant,

la neige est un *immense linceul* (vv. 26-27).

Une précision : rien n'empêche que, ailleurs dans ce très long poème, Napoléon aussi soit décrit comme étant (ou ayant été) conquérant. Tout poème est toujours en train de véhiculer plusieurs sens, et plusieurs contenus, en même temps. Mais ce qui nous tient à souligner, c'est que le premier vers, le vers qui lance ce procédé de déparadoxalisation qui est au cœur de notre discours, – *Il neigeait. On était vaincu par sa conquête* –, exprimant par la combinaison des deux propositions l'unité de sens qu'est *on était vaincu par le froid*, ne s'applique qu'aux soldats. Ce n'est pas Napoléon qui a conquis *la Russie* au sens de « toute cette neige » : ses hommes l'ont conquise. Les soldats ont conquis cet immense froid dont ils meurent maintenant. D'où notre interprétation du pronom *on* : « On avait conquis tout cette neige » en *nous* : « Nous avons conquis tout cette neige ».

i) Paradoxe et doxa

Un dernier point reste à discuter. Dans l'introduction nous avons affirmé que, loin d'être quelque chose de subversif, le paradoxe se montrerait, à la fin de ce travail, pour ce qui est en réalité : un prolongement de la doxa. Nous avons maintenant tous les éléments pour enfin en quoi et comment le paradoxe est un prolongement de la doxa. Rappelons le carré d'inversion :

CONQUÉRIR DC ÊTRE VAINCU	CONQUÉRIR DC NÉG ÊTRE VAINCU
Inverses	<u>converses</u> Inverses
CONQUÉRIR PT ÊTRE VAINCU	CONQUÉRIR PT NÉG ÊTRE VAINCU

L'aspect paradoxal CONQUÉRIR DC ÊTRE VAINCU est en relation graduelle avec l'aspect doxal CONQUÉRIR PT ÊTRE VAINCU. L'enchérissement a lieu entre le transgressif doxal CONQUÉRIR PT ÊTRE VAINCU et le normatif paradoxal CONQUÉRIR DC ÊTRE VAINCU (rappelons-le, « transgressif » fait référence à la conjonction *pourtant* et « normatif » à la conjonction *donc*). On notera dans ce sens la banalité du mouvement graduel (souligné ici seulement par l'emploi de *et*) qui passe de CONQUÉRIR PT ÊTRE VAINCU à CONQUÉRIR DC ÊTRE VAINCU : « Il sera perdant même et surtout s'il conquiert la Russie » et la difficulté de l'inverse : « Il sera perdant surtout et même s'il conquiert la Russie ». (Rappelons que *même si* introduit une argumentation transgressive alors que *surtout si* introduit une argumentation normative.)

En conclusion, le paradoxal CONQUÉRIR DC ÊTRE VAINCU est en relation graduelle d'inversion avec le doxal CONQUÉRIR PT ÊTRE VAINCU. Certes le paradoxal

CONQUÉRIR DC ÊTRE VAINCU est en opposition avec le doxal CONQUÉRIR DC NÉG ÊTRE VAINCU qui, dans le carré, apparaît sur la même ligne. Mais il est également en relation graduelle avec le doxal CONQUÉRIR PT ÊTRE VAINCU qui, dans le carré, apparaît dans la même colonne. Le paradoxe n'est donc pas simplement le contraire de la doxa : le paradoxe en est un prolongement.

La déparadoxalisation, quant à elle, n'est pas une élimination de la subversion, mais simplement un retour à l'intelligible : à ce qui peut s'exprimer par les mots isolés, et non par leur combinaison ; soit encore, pour reprendre les termes de Benveniste, un retour à l'ordre sémiotique.

j) Les conséquences textuelles du paradoxe. À nouveau

Nous le disions : linguistiquement, le paradoxe est cohésif en cela qu'il impose – en vue de sa compréhension – de procéder à sa déparadoxalisation : comprendre un paradoxe, c'est, en dernier ressort, associer l'enchaînement paradoxal à un schéma lexicalisé. Or, ce qui est intéressant, c'est que pour arriver à faire cela, il faut prendre en compte tout un tas d'éléments textuels qu'une analyse purement thématique verrait comme anécdotiques – c'est à dire peu saillants –, voire complètement séparés les uns des autres. Pourtant, linguistiquement ces éléments font bien un tout dans la mesure où ils sont tous essentiels en vue de la déparadoxalisation du paradoxe. Voir les relations linguistiques que ces éléments (à l'air parfois narrativement secondaire) entretiennent entre eux est fondamental si l'on veut accéder au texte : en saisir la structure. Au fond, ce que notre analyse permet de découvrir, c'est que comprendre un paradoxe – c'est-à-dire procéder à sa déparadoxalisation – nous permet de nous apercevoir des liens qui font qu'un texte est un texte, et non pas une suite aléatoire ou désordonnée de détails banalement descriptifs.

Revenons au premier vers : « Il neigeait. On était vaincu par sa conquête ». Pendant notre analyse on a affirmé que, par rapport à l'interprétation du possessif *sa*, Berrendonner pourrait certainement suggérer que *sa* pointerait, dans le poème, vers un objet de discours – la neige – qui a déjà été introduit dans la mémoire discursive du lecteur par « Il neigeait ». À ce moment-là, nous avons reconnu que cette interprétation – qui serait de l'ordre « On avait conquis la neige, donc on était vaincu » – se rapproche, en termes de conséquences sémantiques, de la nôtre : nous aussi, nous voyons un schéma du type FROID DC AMOINDRI comme l'élément capable de nous permettre de déparadoxaliser enfin le paradoxe.

Nous supposons qu'un linguiste comme Charolles aurait du mal à accepter cette lecture. À cet égard plus grammatical que Berrendonner, quelqu'un comme Charolles contesterait probablement que, en l'absence d'un pronom, *Il neigeait* comme simple « objet

de discours » ne suffirait pas à faire en sorte que *sa* puisse être entendu comme se référant, de façon anaphorique à la neige.

Pour notre part, ce n'est pas celle-ci la raison qui nous contraint à refuser la lecture « On avait conquis la neige, donc on était vaincu ». Nous sommes en effet convaincu – avec Berrendonner – que les liens anaphoriques et l'éventuel pointage ne se font pas uniquement par l'intermédiaires des pronoms. Sans pour autant nier les liens qui se font par la grammaire, nous défendons aussi l'idée que beaucoup de liens anaphoriques se construisent au niveau lexical : le phénomène de pointage n'a pas comme seul objet un éventuel groupe nominal à qui un pronom se référerait. Pour mieux appréhender cette idée, comparons deux exemples inspirés de Carel et de Ducrot : a) « Des amis sont venus. Ils ont apporté du chocolat » et b) « Des amis sont venus. Des amis ont apporté du chocolat ».

Dans l'exemple b) le double emploi de l'expression indéfinie *des* se prête à confusion : les amis dont il est question dans la deuxième phrase (au sens grammatical) de b), ceux qui ont apporté du chocolat, pourraient être d'autres amis que ceux qui sont venus (juste une précision : quand nous disons « les amis dont il est question dans la deuxième phrase (au sens grammatical) de b), ceux qui ont apporté du chocolat, pourraient être d'autres amis que ceux qui sont venus » nous ne sommes pas en train de faire une remarque de nature référentialiste, mais textuelle – ce qui nous intéresse, c'est comprendre ce dont on parle, non pas trouver l'être du monde).

Dans l'exemple a), par contre, on peut observer que le pronom *ils* ne renvoie pas uniquement et simplement au groupe nominal *des amis*, mais à *des amis sont venus* tout entier. Il y a le verbe *venir* aussi qui amène sa signification – et par là contribue à définir le sens exprimé : c'est parce qu'ils sont *venus* – parce qu'ils étaient *en visite* – qu'ils ont apporté du chocolat. Le pointage, et du coup le lien anaphorique, se font aussi en raison des rapports lexicaux que les mots établissent et entretiennent.

Mais au-delà de ça, ce qui nous différencie nettement, nous, de Berrendonner, c'est d'une part la façon dont /froid/ apparaît – nous ne partageons ni sa notion de « mémoire discursive » ni sa définition d'« objet de discours » – ; de l'autre, la manière dont /froid/ résout le paradoxe. Ce qu'il faut en effet bien cerner, c'est que, dans le poème, le procédé de déparadoxalisation du paradoxe « On avait conquis, donc était vaincu » ne doit pas seulement rendre compte de l'élément /froid/, c'est-à-dire du schéma FROID DC AMOINDRI ; il doit aussi permettre d'expliquer pourquoi l'empereur, tout en étant vaincu, n'a pas – à la différence de ses soldats – froid.

On arrive là au cœur de notre analyse et de notre démarche : l'importance de repérer le rôle cohésif du procédé de déparadoxalisation. En effet, si une lecture non-paradoxale du type « On avait conquis la neige, donc on était vaincu » (basée sur un *sa* anaphorique

se référant à *la neige*) est possible, elle est possible uniquement hors poème, car à l'intérieur du texte il ne s'agit pas uniquement de comprendre le paradoxe – c'est-à-dire trouver ce schéma lexicalisé que l'on associera à l'enchaînement paradoxal « on avait conquis, donc on était vaincu » –, mais aussi de rendre compte des rapports que les vers consacrés aux soldats entretiennent avec les vers où il est question de Napoléon. Et cela serait impossible en dehors de ce parcours herméneutique que le procédé de déparadoxalisation met en place.

Suivons les différentes étapes. Dans le poème, la répétition de *Il neigeait* a pour résultat, entre autres, de faire entendre que ces soldats qui jadis *allaient* doivent aujourd'hui rentrer – et on sait au milieu de quelles tribulations cette retraite se passe – car ils sont *allés trop loin*. À l'intérieur de ce long procédé cohésif qu'est la déparadoxalisation, par rapport au destin des soldats la répétition de *Il neigeait* a pour but de faire entendre que la Grande Armée, *en allant*, est tout d'abord *allée loin*, puis *trop loin*, et de préciser qu'elle est *allée trop au nord*. Au vu du destin des soldats, et en interaction avec les mots *Moscou*, *czar* et *nord*, la répétition de *Il neigeait* fait apparaître ce trait /être allé trop au nord/ qui, toujours dans le cadre du procédé de déparadoxalisation, nous fait tomber sur le schéma FROID DC AMOINDRI que l'on associera à l'enchaînement paradoxal « On avait conquis, donc on était vaincu » afin de le comprendre.

Mais pour arriver à faire cela, la déparadoxalisation nous oblige à passer par le trait /être allé trop loin/. Or, ce trait – /être allé trop loin/ – est disponible au moment où le lecteur, une fois compris que Napoléon – à la différence de ses soldats – n'est pas amoindri par le froid, doit s'expliquer pourquoi l'empereur est toutefois *vaincu*. Napoléon aussi est *vaincu par sa conquête* ; sauf que ce n'est pas la neige, le froid, qu'il a conquis, lui. Lui aussi est *allé trop loin*, comme ses soldats – mais pas *trop au nord* : l'empereur est vaincu, et expie, parce qu'il est *allé trop loin* en raison de ses décisions lors des événements du 18 Brumaire. Ses hommes sont allés trop au nord ; lui, il est allé trop loin. Ils sont tous vaincus, d'une manière ou d'une autre. Tous vaincus par leur conquête, tous définis par le paradoxe : « On avait conquis, donc on était vaincu ».

En conclusion, au niveau de la langue, le paradoxe demande à être compris, donc à être déparadoxalisé. Le lecteur est donc obligé de suivre le procédé de déparadoxalisation – et de voir, par là, le texte apparaître. Ne pas entendre l'enchaînement paradoxal, ce serait ne pas rentrer dans le texte : ne pas voir, dans les vers de *L'Expiation*, le texte qu'ils sont. Ce serait, au final, rater son unité. Si le trait /neige/ apparaissait par un simple phénomène de pointage vers la mémoire discursive et un de ses « objets de discours » (comme le voudrait quelqu'un qui suit les idées de Berrendonner), on raterait ce procédé de déparadoxalisation qui est – lui en tant que procédé, et non pas le paradoxe lui-même – le véritable outil cohésif. Entendre le paradoxe, c'est lancer l'effort de déparadoxalisation.

Nous avons là la seule manière de percevoir avec clarté cette unité qu'est le texte.

Annexe

Victor Hugo

L'Expiation

- 1 Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
- 2 Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
- 3 Sombres jours ! l'empereur revenait lentement,
- 4 Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
- 5 Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
- 6 Après la plaine blanche une autre plaine blanche.
- 7 On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
- 8 Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
- 9 On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
- 10 Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
- 11 Des chevaux morts ; au seuil des bivouacs désolés
- 12 On voyait des clairons à leur poste gelés,
- 13 Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
- 14 Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
- 15 Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
- 16 Pleuvaient ; les grenadiers, surpris d'être tremblants,
- 17 Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
- 18 Il neigeait, il neigeait toujours ! La froide bise
- 19 Sifflait ; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
- 20 On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
- 21 Ce n'étaient plus des cœurs vivants, des gens de guerre :
- 22 C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
- 23 Une procession d'ombres sous le ciel noir.
- 24 La solitude vaste, épouvantable à voir,
- 25 Partout apparaissait, muette vengeresse.
- 26 Le ciel faisait sans bruit avec la neige épaisse
- 27 Pour cette immense armée un immense linceul.
- 28 Et chacun se sentant mourir, on était seul.
- 29 - Sortira-t-on jamais de ce funeste empire ?
- 30 - Deux ennemis ! le czar, le nord. Le nord est pire.
- 31 On jetait les canons pour brûler les affûts.
- 32 Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
- 33 Ils fuyaient ; le désert dévorait le cortège.
- 34 On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
- 35 Voir que des régiments s'étaient endormis là.
- 36 Ô chutes d'Annibal ! lendemains d'Attila !
- 37 Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
- 38 On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières,
- 39 On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
- 40 Ney, que suivait naguère une armée, à présent

41 S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
 42 Toutes les nuits, qui vive ! alerte, assauts ! attaques !
 43 Ces fantômes prenaient leur fusil, et sur eux
 44 Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
 45 Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
 46 D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
 47 Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
 48 L'empereur était là, debout, qui regardait.
 49 Il était comme un arbre en proie à la cognée.
 50 Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
 51 Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
 52 Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
 53 Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
 54 Il regardait tomber autour de lui ses branches.
 55 Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
 56 Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
 57 Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
 58 Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
 59 Accusaient le destin de lèse-majesté,
 60 Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
 61 Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
 62 L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
 63 Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
 64 Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
 65 Devant ses légions sur la neige semées :
 66 « Est-ce le châtiment, dit-il. Dieu des armées ? »
 67 « Alors il s'entendit appeler par son nom
 68 Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

O processo de desparadoxalização como fenômeno coesivo

Resumo

*Este artigo, tanto no conteúdo quanto na sua forma, segue a análise apresentada – sob o título Relier par un paradoxe – no 8ème Congrès Mondial de Linguistique Française (Orléans, 4-8 de julho de 2022). A intenção deste trabalho, que se tornou um capítulo importante de nossa tese de doutoramento, era dupla: por um lado, mostrar que o processo de desparadoxalização é coeso, na medida em que exige – a fim de compreender linguisticamente o paradoxo – que vários elementos textuais, de outro modo separados, sejam reunidos num todo; por outro lado, trata-se de provar que o paradoxo, longe de ser algo que se opõe à doxa, é, em realidade, um prolongamento da doxa. Nenhum pormenor foi alterado na análise do texto que se encontra neste trabalho. Por outro lado, o artigo que aqui apresentamos dá-nos a oportunidade de voltar mais detalhadamente a uma das grandes questões da nossa reflexão: as consequências textuais do paradoxo (e, da mesma forma, do processo de desparadoxalização). Encontrar-se-á esta nova seção no final deste artigo (j) **As consequências textuais do paradoxo. Novamente.** Mas, por hora, deixemos que a análise fale por si.*

Palavras-chave: Paradoxo. Desparadoxalização. Coesão

Referências

- ALEXANDRESCU, V. (1997). *Le paradoxe chez Blaise Pascal*. Bern : Peter Lang.
- ANSCOMBRE, J.-C. et DUCROT, O. (1978). Echelles argumentatives, échelles implicatives, et lois de discours. *Semantikos*, 2, n° 2-3, 43-66.
- ANSCOMBRE, J.-C. et DUCROT, O. (1983). *L'Argumentation dans la langue*. Bruxelles : Mardaga
- BERRENDONNER, A. et REICHLER-BEGUELIN, M.-J. (1989). Décalages : les niveaux de l'analyse linguistique. *Langue française*, 81, 99-125.
- CACCIARI, M. (1990). *Dell'Inizio*. Milano : Adelphi.
- CAREL, M. et DUCROT, O. (1999). Le problème du paradoxe dans une sémantique argumentative. *Langue française*, 123, 6-26.
- CAREL, M. (1992). *Vers une formalisation de la théorie de l'argumentation dans la langue*. Thèse de doctorat de L'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.
- CAREL, M. (2011). *L'Entrelacement argumentatif. Lexique, discours et blocs sémantiques*. Paris : Honoré Champion.
- CAREL, M. (2018). *Présupposition et organisation du sens*, dans BIGLARI, A. et BONHOMME, M. (éds), *La Présupposition entre théorisation et mise en discours*. Paris : Classiques Garnier, 263-287.
- CORMINBOEUF, G. (2015). Le paradoxe comme stratégie raisonnable. *Pratiques* [En ligne], 165-166.
- CULIOLI, A. (1985). *Notes du séminaire de D.E.A. – 1983-1984*, Université de Poitiers.
- DANDREY, P. (1997). *L'éloge paradoxal de Gorgias à Molière*. Paris : Presses universitaires de France.
- DUCROT, O. (2016). Présentation de la théorie des blocs sémantiques. *VERBUM*, Tome XXXVIII, N°1-2, 53- 65.
- DUCROT, O. (2006). *La sémantique argumentative peut-elle se réclamer de Saussure ?*, dans de SAUSSURE, L. (éd.) *Nouveaux regards sur Saussure*. Genève : Droz, pp. 153-171.
- FONTANIER, P. (2009, dernière réimpression). *Les figures du discours*. Paris : Flammarion.
- GALLARD, P.-Y. (2015). Du paradoxe au style paradoxal : l'exemple des *Caractères* de La Bruyère. *Pratiques* [En ligne], 165-166.
- GREIMAS, A. J. (1966). *Sémantique structurale : recherche de méthode*. Paris : Larousse.
- GRICE, P. (1969). Utterer's Meaning and Intention. *The Philosophical Review* n° 78, 147-77.
- GRICE, P. (1975) *Logic and Conversation*, dans COLE, P. et MORGAN, J. (éds), *Syntax and Semantics*, vol 3. New York : Academic Press.
- LEBAS-FRACZAK L., LEBAS F. (2007). Les articles en français comme opérateurs

énonciatifs de la référenciation. *Cahiers du LRL*, pp.71-83.

MORIER, H. (1998, 5^{ème} éd.). *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*. Paris : PUF.

PERELMAN, C. et Olbrechts-Tyteca, L. (1958). *Traité de l'argumentation : la nouvelle rhétorique*, (2 vols.). Paris : PUF.

RASTIER, F. (1996). *Chamfort : le sens du paradoxe*, dans : LANDHEER, R. et SMITH, P. J. (éds), *Le Paradoxe en linguistique et en littérature*. Genève : Droz, 117-147.

RASTIER, F. (2009, 3^{ème} éd.). *Sémantique interprétative*. Paris : PUF.

SEVERINO, E. (1958). *La struttura originaria*. Brescia : La Scuola.

SEVERINO, E. (2005). *Fondamento della contraddizione*. Milano : Adelphi.

SPERBER, D. et WILSON, D. (1989). *La Pertinence. Communication et cognition*. Paris : Éd. de Minuit.

SPERBER, D. et WILSON, D. (2004). *Relevance Theory*, dans HORN, L.R. et WARD, G. (éds.), *The Handbook of Pragmatics*. Oxford : Blackwell, 607-632.